

lon et de beaucoup d'autres. Il n'y a plus de rhapsodes qui parcourent les cités en chantant ses vers ; mais il n'est pas une nation civilisée chez laquelle, comme chez les Grecs, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne président, dans les universités, à l'éducation morale et littéraire des générations nouvelles ; et entre les livres qu'on met aux mains des enfants, ce sont les seuls peut-être qui aient le privilège de charmer le jeune âge aussi bien que l'âge mûr. Dans ces dernières années, quand la poésie a voulu se retremper, elle s'est plongée dans cette source toujours vivifiante avec Goethe et M. de Chateaubriand. A trois mille ans de distance, Homère a été l'un des principaux promoteurs d'une révolution dans l'art. Les romantiques qui ont exagéré encore l'innovation sont restés fidèles à l'exemple de leurs devanciers. Leur chef a crié : Plus d'imitation ; mais il a formellement excepté Homère ainsi que la Bible de sa paradoxale interdiction.

Après tant d'efforts et de génie dépensés pour arriver jusqu'à lui, Homère à bien des égards est resté sans rival. A coup sûr, cependant, l'immortel rhapsode ne visait guère à cela. Son unique poursuite, si toutefois il poursuivait quelque chose, et s'il ne chantait pas seulement pour chanter, par instinct, comme le rossignol ; son unique poursuite, disons-nous, était celle du beau ; on le sent dans sa calme et harmonieuse poésie où aucun effort, aucune inquiétude, aucune préoccupation ne se fait sentir.

\* \* \*

La gravure que nous reproduisons aujourd'hui nous montre le vieillard arrivé sur le bord de la mer et se plaignant au ciel de ne pouvoir contempler les flots dont les mugissements se font entendre et dont les vagues viennent mourir à ses pieds.

L'auteur de cette belle composition en a détruit l'original dans un de ces moments de découragement qui s'emparent souvent de l'artiste de génie, lorsqu'il constate combien le chef-d'œuvre sorti de ses mains est loin, bien loin de l'idéal entrevu par son âme, lorsqu'il concevait son œuvre. Heureusement que Massard avait pu graver la toile avant qu'elle ne fût si rigoureusement condamnée par son auteur.

A l'époque où il peignait ce tableau, c'est-à-dire en 1812. Gérard avait perdu quelque chose de son ancienne facilité d'exécution, à cause d'une maladie des yeux dont il éprouvait le retour à peu près régulièrement tous les ans, c'est peut-être ce qui aida au profond découragement qui ne le quitta plus et empoisonna ses dernières années. Cependant ce n'était pas la première fois qu'il se laissait